

Atiq Rahimi

Terre et cendres

**ATIQ
RAHIMI**

P.O.L

Terre et cendres

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LES MILLE MAISONS DU REVE ET DE LA TERREUR,
2002.

LE RETOUR IMAGINAIRE, 2005.

SYNGUÉ SABOUR, 2008.

Atiq Rahimi

Terre et cendres

*roman traduit du persan (Afghanistan)
par Sabrina Nouri*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Titre original : *Khâkestar-o-khâk*
Éditions Khavaran, Vincennes, 1999
© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 978-2-84682-045-5

Sous la plume d'Atiq Rahimi, jeune écrivain-cinéaste exilé en France depuis 1985, renaissent une écriture et une pensée afghanes, nouvelles et indépendantes. Elles affirment l'originalité et les subtilités de cette langue persane, communément appelée le dari, pratiquée depuis les temps anciens en Afghanistan.

Terre et cendres conquiert un champ de liberté inexpugnable où l'Afghanistan peut exister avec ses traditions, ses émotions, son histoire violente et ses drames personnels.

En ce sens, Terre et cendres est un roman cathartique, comme il en faudrait bien d'autres

pour que les Afghans survivent à leur histoire, mais c'est aussi un roman humain et universel.

J'ai voulu que le texte français soit aussi fidèle que possible à l'esprit de l'auteur, à ses phrases brèves et haletantes, à son esthétique du dépouillement, à cette volonté des répétitions où la conscience s'enferme. J'ai voulu que mon âme afghane guide ma main française pour que d'autres me suivent dans ce voyage au cœur de la douleur discrète d'un vieil homme et d'un enfant, la douleur d'un peuple.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont accompagnée, Atiq Rahimi, ami confiant et enthousiaste, mais aussi Christiane Thiollier et Pierre Bonnafous, tous deux lecteurs attentifs et précieux, et bien d'autres grâce auxquels ce livre existe aujourd'hui.

Sabrina Nouri

*À mon père,
Aux autres pères,
la guerre a volé leurs larmes.*

*Il a un très grand cœur,
grand comme sa tristesse.*

Rafaat Hossaini

– J’ai faim.

Tu sors une pomme du baluchon rouge *gol-e-seb*¹, et tu la frottes contre ton vêtement poussiéreux. La pomme n’en est que plus sale. Tu la remets dans le baluchon, en sors une autre, plus propre. Tu la tends à ton petit-fils, Yassin, qui est assis près de toi, la tête contre ton bras fatigué. L’enfant saisit la pomme de ses petites mains crasseuses, la porte à sa bouche. Ses incisives ne sont pas

1. Littéralement *fleurs de pommier*. Ce terme désigne une étoffe très populaire dans toute l’Asie centrale, dont l’imprimé blanc sur fond rouge représente des fleurs de pommier stylisées.

encore sorties. Il essaye de croquer la pomme avec ses canines. Un frisson parcourt ses joues maigres et crevassées. Ses yeux effilés se brident encore plus. La pomme est acide. Son petit nez se rétracte ; il renifle.

Tu t'es assis, le dos tourné au soleil automnal, contre le parapet du pont ; le pont qui, au nord de la ville de Pol-e-Khomri, relie les deux berges de la rivière asséchée. C'est là que passe la route du nord de l'Afghanistan à Kaboul. En s'engageant à gauche à l'entrée du pont sur la piste de terre qui serpente au-delà des collines désertiques, on parvient à la mine de charbon de Karkar...

Les gémissements de Yassin t'arrachent au chemin de la mine. Regarde, ton petit-fils n'arrive pas à croquer cette pomme. Où as-tu mis le canif ? Tu explores tes poches et le trouves. Tu prends la pomme des mains de ton petit-fils, la coupes en deux, puis encore en deux, lui redonnes le tout. Tu enfouis le canif dans une poche. Tu replies tes bras sur ta poitrine.

Cela fait longtemps que tu n'as pas chi-qué. Où as-tu mis la boîte de *naswar*¹? Tu te remets à explorer tes poches et finis par la trouver. Tu déposes une prise dans ta bouche. Avant de ranger la boîte, tu jettes un coup d'œil dans le miroir du couvercle. Tes yeux bridés sont enfoncés dans leurs orbites. Le temps a laissé l'empreinte de son passage près de tes yeux, une empreinte formée de lignes sinueuses, comme des vers entrelacés autour de deux orifices, des vers affamés qui guettent... Le grand turban que tu portes est défait. Son poids t'enfonce la tête dans les épaules. Il est couvert de poussière. C'est peut-être ce qui le rend si lourd. Sa teinte d'origine, fanée par le soleil ou la poussière, est devenue méconnaissable.

Remets donc cette boîte à sa place !
Pense à autre chose, pose ton regard ailleurs.

Tu mets la boîte dans une poche. Tu caresses ta barbe grisonnante, enlaces tes

1. Mixture narcotique de couleur verdâtre.

genoux et fixes ton ombre lasse qui épouse l'ombre ordonnée des barreaux du pont.

Un camion militaire arborant une étoile rouge sur sa portière traverse le pont. Il rompt le sommeil pesant de la poussière. La poussière se soulève et envahit le pont. Puis, tout doucement, elle se pose. Elle se dépose partout : sur la pomme, sur le turban, sur les cils... De ta main tu veux protéger la pomme de Yassin.

– Arrête !

Ton petit-fils hurle. Mais voyons, ta main le gêne pour manger sa pomme.

– Tu préfères peut-être avaler la poussière ?!

– Arrête !

Laisse-le tranquille. Occupe-toi de toi. La poussière envahit ta bouche et tes narines. Tu craches le *naswar* au loin à côté de cinq autres flaques verdâtres. Avec un pan du turban, tu couvres ta bouche et ton nez. Tu jettes un coup d'œil sur la baraque peinte en noir du garde-barrière à l'entrée du pont, là où com-

mence la route de la mine. De la fumée s'échappe d'une petite fenêtre. Après quelques secondes d'hésitation, tu agrippes d'une main la balustrade rouillée du pont, empoignes de l'autre le baluchon rouge. Tu te redresses et te diriges en clopinant vers la baraque. Yassin se lève aussi et te suit, agrippé à ta veste. Vous parvenez à proximité de la baraque. Tu avances la tête par le guichet qui n'a plus de vitre. L'intérieur est enfumé. Il s'en échappe une odeur de charbon et un souffle chaud et moite. Le gardien est exactement dans la position où tu l'as aperçu tout à l'heure, adossé contre une des parois. Il est toujours assoupi. Son képi est peut-être légèrement plus enfoncé. Pas plus que cela ! Tout le reste est identique, jusqu'à la cigarette à moitié consumée au bord de ses lèvres exsangues...

Tousse donc !

Ta toux ne parvient même pas à tes propres oreilles, alors que dire du gardien ! Tousse encore ; allons, plus fort ! Il n'a toujours rien entendu. Pourvu que le charbon ne l'ait pas asphyxié. Tu l'appelles.

– Mon frère...

– Qu'est-ce que tu me veux encore,
*Bâba djân*¹?

Dieu merci, il parle. Il est en vie, mais toujours immobile, les yeux clos dans l'ombre du képi... Ta langue bouge, s'apprête à dire quelque chose. Ne lui coupe pas la parole!

– ... Tu vas finir par me rendre fou! J'ai dû te le dire quarante fois² : la première voiture qui passe, je me jette sous ses roues, je la supplie de t'emmener à la mine! Qu'est-ce que tu veux de plus? Tu en as vu des voitures jusqu'à maintenant? Alors quoi! Il te faut peut-être un témoin?

– Je ne me permettrais pas, vénérable frère! Je sais bien qu'il n'y a pas eu de voiture. Mais sait-on jamais, si par malheur tu nous oubliais...

1. Littéralement *cher père*. Appellation à la fois familière et respectueuse à l'adresse d'une personne âgée.

2. Là où le français dirait cent, le persan préfère le chiffre quarante dont la symbolique très forte provient de la mythologie musulmane.

– Pourquoi veux-tu que je t’oublie, *Bâba djân*? Si tu veux l’entendre ton histoire, je la sais pas cœur. Chiche?... Ton fils travaille à la mine, tu es ici avec son garçon pour lui rendre visite, tu...

– Bon Dieu, tu as tout retenu... C’est moi qui perds la tête, j’ai l’impression que je ne t’ai rien dit... Parfois j’ai le sentiment que les autres oublient comme moi... Je te demande pardon, mon frère... Je t’ai importuné.

En vérité, tu as le cœur gros. Il y a longtemps qu’un ami, ou même un inconnu, ne s’est pas préoccupé de toi. Il y a longtemps qu’aucune parole familière ou étrangère n’a réchauffé ton cœur... Tu as envie de dire quelque chose et d’entendre quelque chose en retour. Vas-y, parle! Mais il est peu probable qu’il y ait un retour! Le gardien ne va pas t’écouter. Il est dans ses pensées. Il est avec ses pensées. Il est muré dans sa solitude. Laisse-le tranquille.

Tu restes planté devant la baraque. Silencieux. Ton regard s’éloigne, chemine à travers

les ondulations de la vallée. La vallée est aride, pleine de ronces, paisible... À l'extrémité de la vallée, il y a Mourad, ton fils.

Ton regard quitte la vallée. Tu le tournes vers l'intérieur de la baraque. Tu voudrais dire au gardien que si tu restes ici, à attendre une voiture, c'est uniquement à cause de ton petit-fils Yassin. Si ça ne tenait qu'à toi, tu te serais depuis longtemps lancé sur la route, à pied. Quatre ou cinq heures de marche ne te font pas peur. Tu voudrais lui dire que du matin au soir tu travaillais la terre, debout sur tes deux jambes, que tu es un homme courageux, que... Et quoi encore? Est-ce vraiment nécessaire de dire tout cela au gardien? Qu'est-ce que ça peut bien lui faire? Rien! Alors laisse-le tranquille. Dors paisiblement, mon frère... Nous partons. Nous ne t'embêterons plus.

Mais tu ne bouges pas. Tu restes planté là sans mot dire.

Le bruit des pierres qui s'entrechoquent juste à tes pieds attire ton attention vers Yassin,

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en septembre 2008
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2067
N° d'édition : 163598.
N° d'imprimeur :
Dépôt légal : septembre 2008
Imprimé en France



Atiq Rahimi

Terre et cendres

Traduit du persan par Sabrina Nouri

Cette édition électronique du livre
Terre et cendres d'ATIQ RAHIMI,
traduit du persan par SABRINA NOURI,
a été réalisée le 18 mai 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2008 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846820455)
Code Sodis : N46361 - ISBN : 9782818009031
Numéro d'édition : 168989